

à signaler



“Habitat et Humanisme”, association créée à Lyon il y a vingt-cinq ans par le père Bernard Devert, vise à loger les plus démunis sans les stigmatiser en des lieux coupés du reste de la ville, d’où des opérations immobilières à partir de réhabilitation de l’ancien ou en combinant des logements “sociaux” à des “pensions de famille”, non sans difficulté. Combien de fois des voisins apprenant la construction d’un immeuble “Habitat et Humanisme” manifestaient leur désapprobation et s’inquiétaient de la baisse de valeur de leur patrimoine ! Ce mouvement de 170 salariés et 2 000 bénévoles a logé plus de 10 000 familles, mais Bernard Devert sait qu’il s’agit là d’une goutte d’eau dans un océan de misère. “À regarder les villes, écrit-il, il nous faut faire ce constat que si nous savons construire, nous ne savons pas bâtir la mixité ; édifiant des tours, nous ne prenons pas garde à l’effondrement de la cohésion sociale qu’elles suscitent ; multipliant les lois et les dispositifs réglementaires, nous restons divisés sur les conditions d’un accès au logement pour tous.” **En finir avec le mal-logement, une urgence et une espérance** (sous la direction de Roger Fauroux et Bernard Devert, Cerf, 2010, 192 pages, 12 euros) établit un diagnostic, expose des pistes, évalue les politiques récentes et s’inquiète de la gravité de la situation, alors même que la France est encore une puissance économique... Parmi de nombreux articles, il faut lire celui de Bernard de Korsak (“La mixité : un combat permanent”) et les commentaires d’Étienne Pinte (ancien maire de Versailles) et de Laurent Lafon (maire de Vincennes), sans langue de bois : ils suggèrent plusieurs actions en faveur d’un “vivre ensemble” qui rendrait hospitalière la ville, en rendant plus divers le rôle social du parc locatif privé, par exemple. Il faut aussi s’attarder sur le texte de Bernard Lacharme (“Associations et pouvoirs publics : construire ensemble une société plus humaine”) qui constate que des solutions existent (y compris juridiquement, comme le droit au logement) mais qu’elles sont bloquées par d’in vraisemblables machinations bureaucratiques (voir le tableau ubuesque consacré à “l’éclatement des compétences” entre l’État, le département, la commune, l’intercommunalité, la région, comment un simple citoyen, en difficulté de surcroît, peut-il s’y retrouver ?) et par des égoïsmes de classes. Ne rêvons pas, malgré la qualité de l’engagement de certains (“L’accompagnement : une fraternité à retrouver”, par Brigitte Camdessus), c’est l’indifférence et le chacun pour soi qui priment. Le mal-logement, une urgence et une espérance ? Un combat et une obstination. | **Th. P.**

Georges-Henri Pingusson (1894-1978) est ingénieur (École supérieure de mécanique et d’électricité) et architecte, il adhère à l’Union des artistes modernes (aux côtés de Tony Garnier, Marcel Lods, Auguste Perret ou encore André Lurçat) et entre au comité de rédaction de *L’Architecture d’Aujourd’hui*. Il construit des écoles, des théâtres, des

églises et des logements et il assure, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la tâche d’architecte en chef de la reconstruction de la Sarre. Il est aussi enseignant. Ce sont ses “cours de gestion de l’espace” professés à l’Unité pédagogique d’architecture n° 5 (Paris-La Défense) en 1973-1974 qu’Armelle Lavalou édite bien opportunément (**L’Espace et l’Architecture**, par Georges-Henri Pingusson, Éditions du Linteau, 2010, 272 pages, 23 euros). Avant d’exposer cette délicate notion d’espace, l’auteur indique ce que tout étudiant (et plus généralement “honnête homme”) se doit de pratiquer : une solide culture générale, des voyages d’études, l’observation de la nature, une culture physique, une culture spirituelle, une culture artistique, sans oublier “la réalisation des choses”, car “toute poésie n’est pas forcément abstraite et désincarnée, exclusive de la confrontation au réel”. Puis, il liste trois postulats : “L’espace garde de sa nature originelle de vide universel une infinitude qui explique son pouvoir de communication avec l’homme dans sa nature profonde. [...] il incarne l’expansivité de l’Espace. [...] l’espace créé par les volumes bâtis compte plus que les volumes eux-mêmes (fussent-ils d’une qualité exceptionnelle).” Muni de ces recommandations, le lecteur peut, dans l’ordre, lire les 27 leçons qui l’entraîneront dans des domaines rarement fréquentés par les architectes, comme la psychologie, la sociologie, la “perception sensorielle de l’espace” (excellent chapitre, qui devrait figurer dans les programmes des écoles d’architecture actuelles, mais ne rêvons pas !), la musique, la lumière, la couleur, etc. De façon plus attendue, il s’arrête sur les fonctions de l’espace, son échelle, ses limites, sa signification et sa représentation, le nombre d’Or, pour conclure par une “Poétique de l’espace architectural” qui rend hommage à Gaston Bachelard. Sa courte bibliographie mentionne les “bons” auteurs : Piaget, Bachelard, Hall, Chombart de Lauwe, Hinton, etc. Et ses exemples montrent une grande culture, à la fois classique et contemporaine, n’oublions pas son amitié pour l’ingénieur Le Ricolais. Il apprécie les Courtillières d’Émile Aillaud, et le CNIT (à La Défense) qui lui permet d’écrire : “L’espace complexe peut aussi bien atteindre aux plus hauts sommets de l’expression. La condition est que chaque espace secondaire confirme et souligne, c’est-à-dire ne contrarie pas et accentue même ce que l’espace dans sa globalité s’efforce d’exprimer. En d’autres termes, il convient que l’homogénéité de l’assemblage redonne à l’ensemble sa qualité de continuité et d’unité.” On sent un prof passionné, un architecte amoureux de son métier et on lui pardonne son admiration a-critique pour Le Corbusier. Toutefois, on se doit de pointer une conception discutable, qu’il exprime ainsi : “Le symbole de l’arbre est valable pour traduire le processus de la création architecturale, création vers laquelle doit tendre l’enseignement [...]”, alors que dans *Mille plateaux* de Deleuze et



Guattari, l'arbre est entièrement dévalorisé au profit du rhizome, figure de la connaissance proliférante et sans causalité déterministe. | Th. P.

Voici un copieux (et lourd) ouvrage qui rassemble 37 communications prononcées lors des 5^e Rencontres de Mâcon en 2005, *Réseaux en question : utopies, pratiques et prospective* (sous la direction d'Annie Bleton-Ruget, Nicole Commerçon et Martin Vanier, Institut de recherche du Val de Saône-Mâconnais, 2009, 432 pages, 28 euros, irvsm@wanadoo.fr), et classées en trois parties : "Réseaux et services : quels enjeux ?", "Réseaux et représentations : quels instruments ?" et "Réseaux et territoires : quels acteurs ?". Trois textes de qualité introduisent le volume : "Faut-il sauver la notion de réseau ?", par Jean-Marc Offner, "Utopie et idéologie des réseaux", par Pierre Musso et "Les réseaux et la transformation du lien social", par Bernard Ganne. Jean-Marc Offner adopte la double métaphore liée au mot "réseau", la sanguine et la textile. "La première, note-t-il, insiste sur la circulation, sur les flux, la seconde sur le maillage, l'entrelacement. Il faut les deux pour faire un réseau." Il est impossible de présenter un tel nœud de réseaux, qui traite aussi bien du TGV, des arbres de la connaissance, des réseaux virtuels, des relais de poste, des réseaux d'entreprises, des réseaux de santé, de l'éclairage public, de la gestion urbaine de l'eau, de la qualité de l'air, etc. Je mentionnerais le solide article de Cynthia Ghorra-Gobin ("Réseaux numériques et espaces publics urbains : imaginer la complémentarité au nom de la symbolique du lien social") qui, après avoir rendu à César ce qui lui appartient (à savoir la paternité du mot *cyberspace* au romancier William Gibson, *Neuromancer*, 1984), en vient à s'interroger sur l'e-gouvernance des villes numériques et apprécier leur prétendue *e-democracy*. C'est avec un esprit d'équité qu'elle aborde le déploiement technologique d'une part et le maintien des espaces publics physiques (rues, places, jardins, etc.) d'autre part, pour conclure : "Le lien social ne se mesure pas uniquement à la quantité de flux communicationnels, mais il participe aussi d'une symbolique et de rituels où se joue l'égalité entre individus. Or pour le moment, seuls les espaces publics véhiculent cette symbolique. D'où la complémentarité à instaurer entre espaces publics et réseaux numériques à l'aube de la civilisation numérique et de la société en réseau." À compléter par les apports de Brigitte Fouilland, Laurent Lévêque et Benjamin Steck ("Réseaux de villes, entre réseaux virtuels et réseaux de gouvernance"), de Frédéric Tesson ("Les 'réseaux de villes' : l'intercommunalité du XXI^e siècle, retour sur une belle idée...") et de Guy Di Méo et Christophe Quéva ("Au pays de l'utopie réticulaire : quand le réseau s'invite au Pays, qu'advient-il du territoire ?"). | Th. P.

Paul Virilio, répondant à Bertrand Richard, esquisse une sorte d'autobiographie intellectuelle (*L'Administration de la peur*, *Textuel*, 2010, 94 pages, 12 euros) resituant ses théories (la dromologie) dans leur histoire et explicitant telle ou telle notion (progrès, accident, vitesse, écologie grise, bombe informatique, environnement...) tout en se positionnant par rapport à d'autres auteurs (Baudrillard, Deleuze, Guattari, Anders, Arendt, Jankélévitch, Sloterdijk...). "Je crois que cette notion d'occupation au double sens physique et mental (la préoccupation) est capitale. Je crois que si j'utilise ce terme d'administration de la peur, c'est pour signifier deux choses. D'abord que désormais, la peur est un environnement, un milieu, un monde. [...] Mais l'administration de la peur, cela signifie aussi que les États sont tentés de faire de la peur, de son orchestration, de sa gestion, une politique." Il constate, un peu déçu, que ni l'économie politique de la vitesse, ni l'écologie grise n'ont été explorées par d'autres, alors même que ce dont elles traitent est essentiel pour le devenir du monde. Il rappelle que "l'écologie grise s'intéressait quant à elle à la pollution de la distance, à la pollution de la grandeur nature des lieux et des délais." Il poursuit coûte que coûte ses travaux sur la vitesse et ses effets, non seulement sur les écosystèmes mais aussi sur la démocratie. Il précise sa démarche : "Quant à moi, je ne suis pas révolutionnaire, mais *révélationnaire*. Ce que j'ambitionne de dire et de décrire n'a absolument pas pour vocation de révolutionner le système, ni n'entend déboucher sur un quelconque changement de régime politique : je préfère le révélé au révolu." On le voit, Paul Virilio n'a pas perdu sa puissance d'analyse et ne baisse pas les bras. Ce qui nous vaut une excellente mise au point sur l'état du monde et la présentation d'une nouvelle piste, celle de la chronodiversité. À suivre, donc ! | Th. P.

Les Grecs disposent de trois termes pour dire "jardin" : *kêpos* (qui signifie "verger", mais aussi "coupe de cheveux" et par métaphore "sexe de femme") ; *alôê* ("terrain aplani", "vigne", "aire à battre le grain") qui va donner *aloeus*, le "paysan" ; et *paradeisos*, emprunté au perse, qui en français sera traduit par "paradis". Pourtant, les fouilles archéologiques ne révélant guère de jardins, restent les sources écrites (d'Homère à Aristote...), et l'on peut considérer que le jardin privé n'entourait pas la maison ordinaire et se trouvait à l'extérieur de la ville. Ces jardins et vergers accueilleraient les citoyens qui s'y reposaient et y dégustaient les fruits cultivés par dame Nature, et très vite l'agriculture s'imposera... Chez les Celtes, pas de jardins d'agrément, mais des bois sacrés où les druides pratiquent le culte et exécutent divers rites. Chaque espèce d'arbre (chêne, hêtre, frêne, if, pommier, coudrier, sorbier...) y est appréciée pour ses qualités religieuses, sa symbolique, ses vertus médicinales, sa place dans la cérémonie funéraire, etc. Avec *Jardins antiques*. Grèce, Gaule, Rome

(*Regards sur l'Antiquité n° 2, Infolio, 2010, 192 pages, 20 euros*), le lecteur est invité à visiter quelques jardins et accroît ainsi ses connaissances, tant botaniques que sociales et culturelles, car le jardin est toujours plus qu'un enclos où se déploient des arbres, des plantes et des fleurs. Les auteurs, Karl Reber, David Bouvier, Thierry Luginbühl, Brigitte Maire, Michel Fuchs, Florence Berthelet sont membres de l'Institut d'archéologie et des sciences de l'antiquité de l'Université de Lausanne, autant dire, des connaisseurs. | **Th. P.**

Critique théâtral et écrivain, Jean-Pierre Thibaudat, en une écriture fluide et émouvante, nous relate l'épopée de la compagnie "Théâtre Dromesko", fondée et animée par Igor et Lily, installée depuis 1998 en Bretagne, à Saint-Jacques-de-la-Lande, après avoir subi pas mal de péripéties (*Dromesko. Souvenirs d'Igor, Actes Sud, collection "L'impensé", 2010, 128 pages, 22 euros, avec de magnifiques photographies*). C'est en 1976 que naît "Le Petit Cirque", sans chapiteau, dont le matériel tient dans une 404, puis l'équipe achète d'occasion un chapiteau au Cirque Morallès, crée le Cirque Aligre et joue un spectacle sans nom. L'équipe se fait, se défait, se refait et s'adapte à la taille du chapiteau ou plus généralement de petites salles, ici ou là, et surtout de la rue, où elle puise son inspiration et trouve son public, sensible en particulier au skovatch, une langue improbable parlée par les artistes du Cirque Aligre, qui devient Zingaro (Tzigane en espagnol). Au bout de quatre ans, le groupe éclate, Bartabas fait cavalier seul, Igor dessine et Lily achète des oiseaux... Igor imagine une volière coiffée d'un bulbe, Patrick Bouchain en tire un chapiteau, installé près de La Villette, cela devient un "campement", "un cabaret", "un lieu de vie"... Un peu plus tard, Lily parle de "baraque", c'est décidé, Igor et Lily vont troquer la toile pour une baraque de forain avec un parquet, que Patrick Bouchain réaménage, ils vont y interpréter trois "bazars", *Les Voiles écarlates, L'utopie fatigue les escargots et Margot*. Trois cents représentations plus tard, ils se posent à la Ferme du Haut-Bois, à deux pas de Rennes, à Saint-Jacques-de-la-Lande, où Patrick Bouchain, Loïc Julienne et Sébastien Eymard imaginent une école qui jouxte la parcelle du Théâtre Dromesko, unissant l'enfance, les artistes, les oiseaux, le bois de la maison, le voile du rêve, pour faire de chaque jour une utopie en acte. | **Th. P.**

Ce volume "Paris, Buenos Aires aller-retour", *Villes en parallèle (n° 42/43, sous la direction de Guy Burgel et Pedro Conrado Sonderéguer, 2009, 338 pages, 31 euros)*, se structure selon une quinquartition : imaginaires, centralités, architectures, la ville en ses fonctions et gouvernement métropolitain. Cet entrefilet n'étant qu'un avant-goût destiné à encourager le lecteur à se procurer ce bel ouvrage très documenté, il se concentrera sur la

première partie. En prologue, les directeurs justifient de la valeur théorique de l'exercice comparatif et tracent les premiers parallèles unissant Paris et Buenos Aires : centralité, capitales culturelles mondiales, villes d'asiles, cités de "l'impossible gouvernance"... L'avant-propos est suivi de quelques données statistiques et cartographiques comparatives. Relevons, en page 45, le réseau ferroviaire argentin rapporté à la carte de l'Europe, ce document produit un effet d'appréhension scalaire immédiat, un peu comme si la psychogéographie situationniste avait rencontré "les tueurs de boussole" de Cortázar. Philippe Boudon engage l'ouvrage par une docte étude étymologique de tous les préfixes qui s'associent à -topique. Outre l'érudition dont il fait montre et l'intérêt que l'on est susceptible de porter à l'exercice de style, le lien n'est pas explicitement établi avec l'objet du livre. Suit Margarita Gutman, qui jette un regard désabusé sur les perspectives d'avenir de Buenos Aires. Elle les résume d'une formule : "Le futur n'est plus ce qu'il était." Juan Mario Molina y Vedia s'intéresse quant à lui au présent continu qui unit par-delà l'océan les deux villes. Ce "pont" transatlantique se fonde sur une intime communauté de vue intellectuelle. Notamment une francophilie culturelle qui a imprégné l'espace urbain de Buenos Aires. Cette ville dont les Portègues aiment à dire qu'elle est la plus européenne d'Amérique du Sud. Enfin, Marc Perelman établit dans quelle mesure les deux villes ont nourri la vision de la mégalopole moderne de Le Corbusier. Plus loin, Yannis Tsiomis reviendra sur la question. S'il fallait un simple témoin de la prégnance de la pensée corbuséenne en Argentine, on pourrait s'en remettre à la prépondérance de son travail parmi les hauts cadres qui orientent les couloirs de la faculté. Cet ouvrage passionnant se présente dans une édition solide dont on peut corner toutes les pages sans que la reliure s'en ressente. Mais qu'il nous soit permis de déplorer que la traduction partielle des articles ne rende pas toujours justice à leur profondeur d'analyse. En conséquence, la lecture donne parfois la curieuse impression d'offrir plus de retours que d'allers. | **Cyrille Arvois**